



POINTS DE VUE

Par
EMANUELE COCCIA
Philosophe, maître de conférences à l'École
des hautes études en sciences sociales (EHESS)

Un lâcher de vaches et de singes sur Paris

Et si l'on apprenait à cohabiter avec d'autres espèces que la nôtre? A ouvrir la modernité aux non-humains, inventer autant de modernités qu'il y a d'espèces sur cette planète?

En 2009, en réponse à la demande du président Nicolas Sarkozy de trouver de nouvelles idées pour le Grand Paris, Andrea Branzi, figure de proue du design radical italien des années 70, et Stefano Boeri, architecte qui deviendra quelques années plus tard une star mondiale avec la construction de sa forêt verticale à Milan, ont présenté une proposition pour le moins singulière. Le plan d'urbanisme prévoit le lâcher simultané de 50 000 vaches sacrées [en référence à la métropole indienne, ndlr] et de 30 000 singes dans les parcs et boulevards parisiens.

L'objectif serait double: d'une part, il s'agit d'imaginer une métropole qui ne soit plus anthropocentrique, capable d'une ouverture cosmique à la diversité la plus extrême. D'autre part, explique Andrea Branzi, «la présence d'animaux libres dans un tissu urbain crée une sorte de réduction du stress; comme des élastomères insérés dans un mécanisme accéléré, ils augmentent le niveau d'imprévisibilité du système et l'obligent à ralentir».

L'idée, extrêmement simple, supposait une transformation radicale de l'imaginaire urbain, architectural mais aussi et surtout écologique. D'une part, en effet, la ville n'a plus rien d'exclusivement humain, mais devient indiscernable de n'importe quelle jungle, dont il est impossible de prévoir ce que l'on va rencontrer. Mais d'autre part, la présence constante et habituelle à Paris de singes, de vaches, et autres animaux impossibles à négliger marque aussi la fin du romantisme implicite dans l'idée d'écosystème.

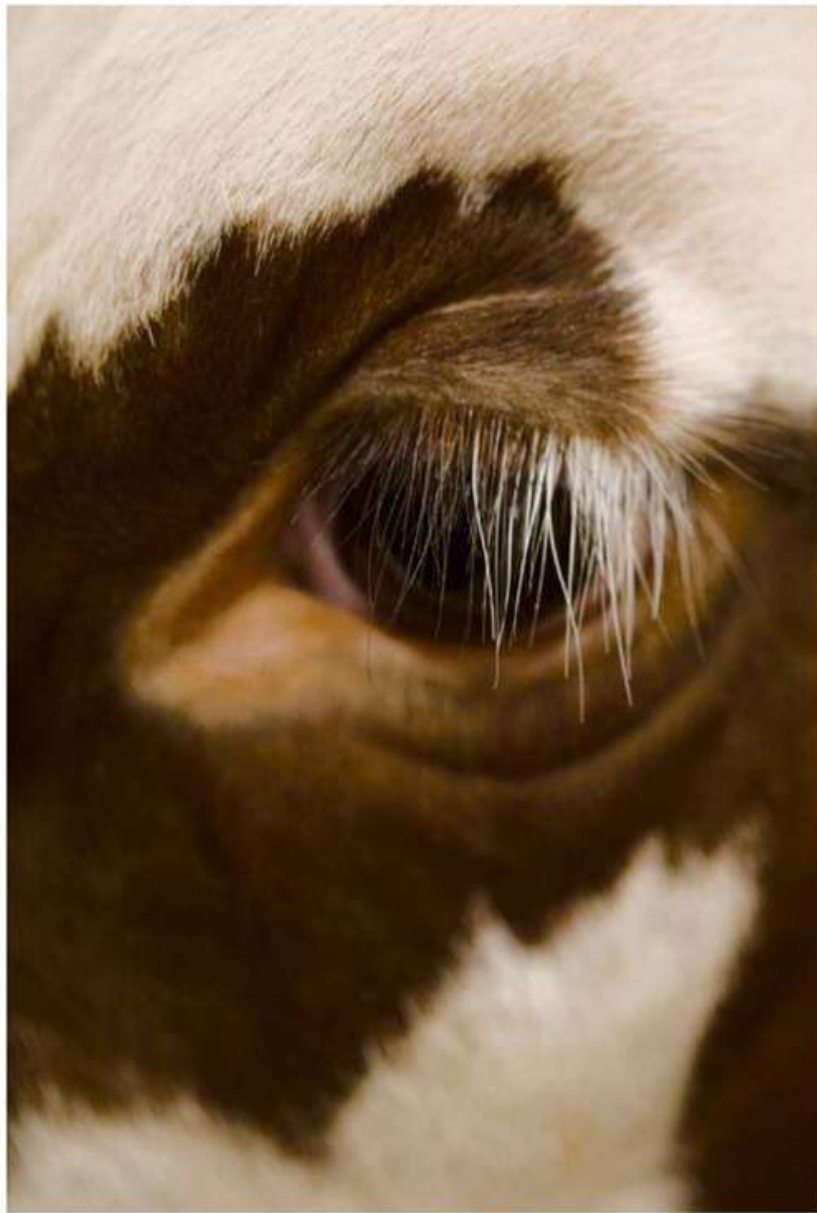
En effet, cette appellation a réintroduit depuis des décennies dans la réflexion sur les rapports entre la vie et l'espace la projection de l'idée

de propriété exclusive et naturelle que les politiques du XIX^e siècle avaient conçue pour les nations: de même que, selon l'idéologie nationaliste, un territoire appartient par destin naturel à un peuple, de même il y aurait des lieux naturellement destinés à accueillir une espèce pour l'éternité.

L'invasion transforme la ville en un espace hybride qui n'appartient plus à aucune espèce. Paris n'appartient plus aux êtres humains, qui ne pourraient plus revendiquer la propriété des rues ou même des objets, mais il n'appartient pas non plus aux vaches ou aux singes, qui ne pourraient plus habiter l'espace au bord de la Seine comme s'il s'agissait de leur propre écosystème. Paris deviendrait le nom d'une négociation perpétuelle entre différentes espèces, qui devraient quotidiennement redessiner la forme d'attribution de chaque petite parcelle d'espace.

C'est parce que la Terre ne pourra jamais appartenir de manière privilégiée à aucune espèce que la planète a besoin d'une nouvelle forme de politique. Et inversement, ce n'est que si la ville cesse de se penser comme un improbable «écosystème naturellement humain» opposé à d'autres écosystèmes «naturellement non humains» ou «sauvages» qu'elle peut s'ouvrir à de nombreuses autres espèces. Aucune espèce ne possède de biens immobiliers sur cette planète: elles sont toutes locataires.

Dans cette vision radicalement politique de l'espace planétaire, la proposition de Stefano Boeri et d'Andrea Branzi semble inventer une nouvelle forme de modernité. Il n'est pas nécessaire de détruire la ville moderne et de revenir aux villages pré-modernes, il suffit d'inviter toutes les espèces à signer un



Il s'agit d'imaginer une métropole qui ne soit plus anthropocentrique. PHOTO PAUL ROUSTEAU

nouveau contrat pour pouvoir habiter ensemble cette planète. Nous n'avons pas besoin de cabanes pour accueillir d'autres animaux dans la ville. La voie à suivre ne peut être que d'ouvrir la modernité aux non-humains, ou plutôt d'inventer autant de modernités qu'il y a d'espèces sur cette planète.

Quelques années plus tard, avec l'architecte Michele Brunello, Stefano Boeri avait approfondi cette perspective en travaillant sur une sorte d'urbanisme éclaté multi-

espèces. Avec un groupe d'étudiants, ils avaient dressé une sorte de cartographie multiple de la ville, chaque fois d'un point de vue différent: Milan prend une apparence et une texture différentes lorsqu'elle est observée du point de vue d'un lézard, d'une coccinelle à sept points, d'un ver, d'une rougequeue à front blanc ou d'une grenouille. Et aucune de ces cartes ne coïncide avec Milan: la véritable ville est la formule qui permet à toutes ces cartes de s'entrelacer, de

cohabiter et de se renforcer mutuellement. Nous ne devons pas cesser de construire, mais construire davantage, et pour d'autres espèces que la nôtre. Le défi de l'architecture et de l'urbanisme qui vient sera celui de multiplier ces modernités et de faire des villes le carrefour de toutes les formes de modernité que les vivants ont été et seront capables d'inventer. Ce n'est qu'ainsi que le paysage du XXI^e siècle redeviendra enfin habitable pour toutes et tous. ◀